

rencontre Gilles. Leur rencontre introduit le deuxième volet de ce drame et se compare à un feu d'artifice éclatant dans la grisaille d'une vie. Cette pièce qui relate le quotidien dans ses faits et gestes prend des allures théâtrales lorsque les amants s'enlacent et cèdent à la tentation. Envahie par des sensations nouvelles, Suzanne doit faire un choix: partir avec son amant ou rester avec son mari.

Le combat commence; la lutte est inégale et constitue la troisième phase de ce drame. En effet, alors qu'elle désire s'évader, vivre et vibrer avec son amant, son mari, d'une part, sa mère, de l'autre, et enfin ses propres hésitations entravent cette évasion. D'abord Pierre ne lui donne aucun prétexte qui puisse justifier une rupture, elle dira de lui: "Y est comme un savon: y a pas d'prise." Puis Martine, qui incarne la sagesse et la raison, tient à son endroit des propos ternes et néanmoins efficaces: "Mais y a pas un amour qui résiste au temps; y a pas un homme

qui peut faire que ça soye le premier jour pendant toute ta vie. (...) on s'habitue à tout... Dieu merci. (...) la vie à deux, ça prend des plis, ça vieillit, ça s'installe. (...) pis moins y a d'émotions, mieux c'est, parce que moins y a d'problèmes."

Le courage non plus n'est pas perçu de la même manière par la mère et la fille; tandis que celle-ci est perplexe et se blâme de ne pas trouver la force de tout avouer à son mari puis de partir, Martine lui répliquera: "C'pas du courage, ça, c'est d'la lâcheté. C'est pas être capable d'affronter ses responsabilités." Suzanne vaincue déclare: "... asteure j'ai aussi peur qu'envie d'aimer, pis c'est jusse c'que ça prend pour être raisonnable... pour pas pouvoir aimer personne. Le désert, maman, vous m'avez amenée dans l'désert..."

L'épilogue appartiendra à l'enfant; l'enfant qui relie, tout comme un trait-d'union, tant de couples, tant d'êtres humains au reste de monde, autrement

dit n'est-il pas préférable "d'passer une nuit blanche pour un enfant que d'la passer à s'morfondre pour un rêve qui existe même pas"?

Enfin, même si l'auteure s'en défend, à travers une intrigue somme toute banale, elle nous amène à nous poser une multitude de questions sur notre condition humaine, sur la fragilité de nos sentiments et sur la précarité de l'amour. Par exemple, notre quête du bonheur n'est-elle pas vouée à l'échec? Ceux qui ont l'heur de connaître l'amour ne doivent-ils pas y renoncer par crainte de le voir mourir? L'enfant ne nous est-il pas d'autant plus cher qu'il représente une planche de salut? Ne vaut-il pas mieux vivre une aventure, même fugitive, afin de supporter le quotidien? En conclusion à cette oeuvre, notre vie réelle ne dure-t-elle que le temps d'une passion ou celui des feux de Bengale, en d'autres termes, le temps de "deux tangos"?

L'ÉTÉ AVANT LA MORT

France Daigle et Hélène Harbec. Montréal: Les éditions du remueménage, 1986.

Suzanne Côté

J'ai lu le livre en traversant l'agonie de ma relation amoureuse. C'est donc dans cet état d'esprit marécageux que j'aborde *L'été avant la mort* (sujet on ne peut plus réconfortant), que j'ai d'autant lu comme la mort d'une passion entre deux femmes.

Que ce soit par des impressions, par des images, ou nommés directement, on retrouve dans les textes des éléments de routine, des tensions, du cloisonnement des relations et des rôles sociaux (qui mènent aux remises en questions, au détachement dans le rapport amoureux), et cette pulsion, cette attirance vers la mort, coupure des sens, avec aussi tout le côté romantique et social qui y est rattaché.

D'autre part, face à l'imminence de la mort, surgissent cette peur profonde de l'inconnu, le repliement vers le passé, et

le refus de la fin, qui rendent le présent difficilement saisissable.

Donc, cette confrontation de l'été et de la mort, donne à l'un et à l'autre un aspect d'irréalité. Et de cet état intermédiaire, état d'attente, tout un jeu est créé dans le livre, entre fiction et réalité.

La conception même du livre se retrouve et se mêle dans les deux textes qu'il contient, soit la relation entre deux amantes, et le projet d'écriture sur ce thème de l'été avant la mort.

Dans le premier texte, de France Daigle, une femme écrit la mort lente de sa compagne atteinte d'un cancer. C'est un texte morcelé, avec des dates qui avancent dans l'été, écrit au "je", ce qui laisse une certaine impression de distanciation vis-à-vis de l'autre.

Dans le deuxième texte Hélène Harbec, traite le sujet principalement à la troisième personne. Elle nous met en présence d'une mère, de ses deux petites filles (à certains moments, elles ne sont que des voix qui surgissent), et de son amante Isadora.

La femme qui est mère choisit d'écrire une pièce, et met en scène cette femme

plus âgée, et leurs identités se mêlent à mesure que se dessine cette femme de la pièce.

Ce sont des écrits intéressants, bien montés. J'avouerai qu'en tant que lesbienne, certaines images m'ont fait sursauter, en particulier dans le texte d'Hélène Harbec, avec cette phrase, probablement en corrélation avec l'idée de mort par l'eau, où "elle dit à Isadora qu'elle aimerait partir à la recherche d'Antinoüs, et toucher le sol de sa soumission d'amant fidèle." Et aussi, avec ce questionnement du bien-fondé de vivre entre femmes, qui revient à quelques reprises. Mais je les ai attribués, l'un au romantisme patriarcal, que je mentionnais plus tôt, et l'autre aux pressions sociales, faisant partie de nos réalités.

Et, du fond de ma "swamp" émotive, curieusement, ces textes dont le sujet n'est pas des plus joyeux, au lieu de m'y enfoncer plus encore, ont comme renforcé mes questionnements par rapport à nos conditionnements amoureux, et à ce système qui les perpétue.

MADELEINE DE JANVIER À SEPTEMBRE

Louise Warren. Montréal: Triptyque, 1985.

LE CRASH ET LE DÉFI: SURVIVRE

Johanne de Montigny. Montréal: Les éditions du remue-ménage, 1985.

Lynne Lapostolle

madeleine de janvier à septembre: le journal intime à l'intérieur de l'écriture intime. à première vue, la différence n'est peut-être pas évidente. à la pre-